

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

ET VOUS PASSEREZ
COMME
DES VENTS FOUS

CLARA ARNAUD

ET VOUS PASSEREZ
COMME
DES VENTS FOUS

Roman



Le vers qui compose le titre est extrait du poème « Impromptu » de Hovhannès Chiraz, dans la traduction de Jacques Gaucheron (*Anthologie de la poésie arménienne*, dir. Rouben Mélik, Les Éditeurs français réunis, 1973).

Des extraits de ce poème sont également cités en exergue p. 9, 185 et 437, et ce dernier est reproduit intégralement p. 580.

L'auteur remercie le CNL pour la bourse d'aide à la création dont a bénéficié cet ouvrage.

© Actes Sud, 2023.

© À vue d'œil, 2023, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0710-7

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Mais toutes ces ressemblances grossières avec l'homme ne rendent l'ours que plus difforme et ne lui donnent aucune supériorité sur les autres animaux.

BUFFON, *Histoire naturelle.*



51. - Eleveurs d'Ours des Pyrénées

Fauré et ses Fils, phot. éditeurs, St-Gérons-Paix (Propriété exclusive, Reproduction interdite)

I

REMONTER

*« Nous étions en paix comme nos
montagnes*

*Vous êtes venus comme des vents
fous.*

[...] »

1

Elle s'éloigne lentement, de ce pas suspendu, quelque peu léthargique de la sortie d'hibernation. Malgré les restrictions alimentaires et la perte de poids qu'impose le demi-sommeil hivernal, elle lui semble toujours aussi grande, aussi puissante que la première fois qu'il l'a vue, un an plus tôt, sa grosse tête balançant au rythme de ses pas, du mouvement de ses épaules ourlées de fourrure. Les premières semaines de printemps, ils sont encore faibles, peu réactifs, lui a expliqué Marcel, c'est le bon moment pour s'en approcher sans risque – et des ours, il en a chassé, il a l'habitude, le vieux. Elle dégage pourtant déjà une impression de grande force.

Et maintenant, Jules retient sa respiration, se concentre pour rester immobile, et il prie avec ardeur pour que son odeur soit suffisamment camouflée par celle de la terre,

l'humus dans lequel il baigne, qu'elle ne le sente pas, il prie pour que tout se déroule comme dans ses plans, ses rêves. Il suffirait d'un souffle de vent mal orienté. Elle a disparu de son champ de vision, soudain. Il attend quelques minutes, seuls les oiseaux et une brise dans les feuilles, le craquement des branches sous son torse, à chacune de ses respirations, perturbent le silence.

Il attend, attend encore un peu, imaginant l'ourse s'éloigner nonchalamment, gratter le tronc d'un arbre mort, se plonger dans la dégustation de larves d'insectes avec délectation.

Puis vient le moment, il le sent. Il se redresse doucement, déplie son corps centimètre par centimètre, regarde de droite à gauche, et s'avance vers l'entrée de la tanière, comme si une force extérieure, un instinct l'y guidaient plus qu'une décision raisonnée. Il s'est imaginé tant de fois la scène, il lui semble qu'il l'a déjà vécue dans une existence antérieure et ne fait que la rejouer.

Une peur primitive l'étreint en entendant

les feuilles crisser sous ses pas, et le chuintement du reste de neige molle dont les prémices du printemps ne sont pas encore venues à bout. Il a l'impression que chaque son se répercute à travers les bois, y retentit et va gagner l'oreille de l'ourse. Mais il ne faut pas trop réfléchir, agir plutôt, faire ce qu'il a maintes fois répété dans sa tête.

Il se trouve à l'entrée de la tanière, l'ourse en est sortie, c'est le moment, son moment, maintenant, ou jamais.

Allez, un peu de courage. Comme un grand vide dans le ventre soudain, le pouls qui s'emballe, les mains qui tremblent. Il respire à pleins poumons et il glisse d'un coup dans le goulot d'étranglement qui sert de couloir à l'animal, il rampe, le plus vite possible, s'aidant de ses coudes. Le souffle court, la conscience aiguë du danger. Et une excitation qu'il n'a jamais ressentie auparavant. Si elle revient trop vite, il est mort. Si elle revient. Il respire fort, se concentre. Quelques mètres à peine le séparent de la chambre de l'ourse, qui lui paraissent interminables. Sa chemise

s'est déchirée, sa veste ouverte frotte, il sent la terre contre son ventre, les racines que l'animal a sectionnées pour ouvrir ce souterrain. Sa peau écorchée, la terre, l'odeur fauve, et lui, rampant comme la bête. Sauf qu'elle connaît l'intimité des lieux, lui a plongé dans l'inconnu. Son souffle s'accélère. Il n'entend plus que la friction de ses vêtements, son corps, contre ce boyau qui l'enserme et dans lequel il ne voit rien.

Aveugle et sourd au monde extérieur. La pénombre est presque absolue, les bruits du dehors, les oiseaux, le vent dans les feuilles, abolis : il est dans le ventre de la montagne, dans la tanière. Ou bien est-ce un rêve. Mais non – la terre, la peur, la sueur qui perle au front –, tout ça est bien réel.

Et soudain s'ouvre la cavité, il porte la main au-dessus de sa tête, tâtonnant, se redresse à moitié, touche ce qui serait un plafond, à sa droite, un mur, car c'est bien une demeure, dans laquelle il vient d'entrer. En voleur. Il tremble. Encore inspirer, expirer, il tente de reprendre ses esprits. Se concentrer. C'est le

moment de sortir la bougie. La main fouille dans la besace attachée à son flanc gauche, miracle, elle ne s'est pas perdue durant la traversée du goulot. La petite boîte d'allumettes, voilà, il lutte encore un peu pour en extirper une, à l'aveugle, la perd, en reprend une autre. Son corps ne répond pas bien. La peur, inspirer, expirer, c'est son moment, il ne faut pas se rater.

Il entend de petits grognements, juste à côté de lui : les oursons sont là, tout proches. Ils sont là. Vraiment. L'excitation le gagne. Il fait tiède dans l'ancre, voilà la bougie. Et si elle revenait ? Non. Ne pas y songer. Craquer l'allumette, s'y reprendre, encore, les gestes qui font défaut, et allumer la mèche. À la lueur mordorée de la petite flamme, il distingue enfin les contours lisses des murs, striés d'entailles profondes, la marque du travail d'artisan de l'ourse. Elle a bâti tout ça de ses mains, songe-t-il, de ses griffes, cette alcôve, ce refuge. Elle y a somnolé, rêvé, attendu que s'altère le manteau neigeux, elle y a mis bas.

Tout va très vite mais il a l'impression d'avoir quitté l'air libre depuis des lustres. Et sous ses yeux, dans un écrin de paille et de feuilles : un nid et deux oursons, enlacés, qui frémissent à sa vue. Il retient un cri d'émotion. Son ourson est là ! C'est maintenant, vite, il faut agir, avant qu'elle ne revienne, agir, poser la bougie au sol, sans l'éteindre, prendre le sac, chaque geste, il l'a pensé, répété, comme Marcel lui a dit de faire, et tout s'enchaîne.

Les deux oursons le fixent, le plus gros se redresse, et il émet une sorte de feulement, ses poils hérissés. Et un, deux, trois, Jules fond sur lui, le recouvre du large sac de toile et, dans un bref corps à corps, le referme sur le petit animal qui ne pèse pas bien lourd. Quelques grognements, il n'y prête pas attention. L'autre ourson s'est recroquevillé.

Il s'extirpe de la tanière en hâte, la créature se démène dans le sac de toile qu'il tient contre son corps, elle gronde avec verve. Il a pris le plus gros des deux, et voilà qu'il a

dans sa besace un ourson, vivant, chaud, qui crie et se débat de toutes les forces que le lait gras de sa mère lui a insufflées durant ses premiers mois de vie sous la terre. La sortie est brutale, mais bientôt, il aura un foyer humain. Cet ourson-là vient, sans le savoir, de quitter le règne animal.

Au moment de se saisir du petit, la lueur ténue de la flamme éclairait le regard de l'autre ourson, un regard d'absolue terreur, qu'il a soutenu. Puis vite, il s'est alors tiré hors de la tanière, le captif contre son torse. L'odeur puissante de la famille de plantigrades, la pénombre, les griffes de l'ourson contre son bras gauche, duquel gouttait un peu de sang. Son cœur bat à tout rompre, si elle vient, maintenant, si elle entend les cris de son petit, elle le tuera. Il serre la lame contre sa cuisse droite, dans l'étui de cuir élimé. Ou lui la tuera.

En cas d'attaque, tu laisses l'ours se dresser et aller jusqu'à toi, lui a expliqué le vieux Marcel, qui en a connu, des fauves. Avec force gestes, levant les yeux au ciel. Tu gardes la